

---

---

# L'INTELLECTUEL COLONISÉ ET POST-COLONISÉ SELON FRANTZ FANON, ALI SHARIATI ET EDWARD SAÏD

---

---

*Youssef Girard*

---

---

1. Introduction	2
2. Intellectuel colonisé, intellectuel aliéné	4
3. De l'aliénation à la réappropriation culturelle	6
4. Condition du rapport de domination idéologico-culturelle	9
5. Histoire et authenticité	11
6. Engagement et libération	13
7. Libération, domination culturelle et désaliénation	17
8. Les « intellectuels égarés » selon Ali Shariati	19
9. Conclusion	21

---

*« Où t'es-tu perdu, marcheur solitaire ? il te faut revenir sur tes pas ; dans ce désert on ne trouve que mort et désespoir »*

*Ali Shariati*

*« La grande nuit dans la quelles nous fumes plongés, il nous faut la secouer et en sortir. Le jour nouveau qui déjà se lève doit nous trouver fermes, avisé et résolu. Il nous faut quitter nos rêves et nos amitiés d'avant la vie. Ne perdons pas de temps en stériles litanies ou en mimétismes nauséabonds. Quittons cette Europe qui n'en finit pas de parler de l'homme tout en le massacrant partout où elle le rencontre, à tous les coins de ses propres rues, à tous les coins du monde. »*

*Frantz Fanon*

## **1. Introduction**

L'intellectuel, selon la définition la plus couramment admise, est une personne dont la profession comporte essentiellement une activité de l'esprit ou qui a un goût affirmé pour les activités de l'esprit. Cette définition doit cependant être relativisée.

Dans une perspective gramsciste[1], les intellectuels doivent être considérés en fonction de l'ensemble du système des rapports sociaux dans lesquels les activités intellectuelles et les groupes qui les personnifient sont situés. Les intellectuels doivent être étudiés en fonction des rapports de domination fondamentaux et des forces productives. Dans la société coloniale et post-coloniale un des rapports de domination axiale, pour ne pas dire le rapport de domination axiale, est celui qui permet la domination du colonisateur sur le colonisé et du post-colonisateur sur le post-colonisé ; et au-delà la domination de la civilisation occidentale sur les autres civilisations.

Selon Antonio Gramsci, les intellectuels sont les fonctionnaires des superstructures politiques, culturelles et sociales. Par leur action ils permettraient à la société politique d'assurer « légalement » et « loyalement » la discipline des groupes subalternes ; dans notre cas les colonisés ou les post-colonisés. Dans cette perspective, ils aident à l'organisation de la société civile, par la production du « consensus » de la majorité aux formes de vie, aux modes de comportement, de pensée et aux pratiques institutionnelles imposées par le groupe dominant, pour nous les colonisateurs, comme autant de forme de direction. L'intellectuel à donc une fonction éminemment politique et idéologico-culturelle.

L'intellectuel peut aussi avoir un rôle « subversif » en décidant de devenir un intellectuel organique d'une fraction dominée de la société. Il devient dès lors un grain de sable dans l'hégémonie construite par le bloc historique dominant. Dans cette perspective, les intellectuels participeront à la production d'un nouveau bloc historique par la mise en crise, sur le plan politique et idéologico-culturel, du rapport de domination entre dominant et dominé ; entre colonisateur et colonisé. La production de ce nouveau bloc historique passe par le refus des colonisés puis des post-colonisés, et notamment des « intellectuels » parmi ceux-ci, de l'acceptation passive leur de subalternité.

Ce refus de la subalternité est capital dans la lutte contre le colonialisme puisque sa structure repose entièrement sur une idéologie instituant une hiérarchie entre les différents groupes humains. Dans la société coloniale ou post-coloniale, le colonisé ou le post-colonisé représente physiquement le groupe dominé politiquement, institutionnellement, idéologiquement et culturellement. De fait l'« intellectuel » peut avoir un rôle capital dans le refus de cette domination.

Parmi les intellectuels du Sud qui refusèrent cette domination idéologico-culturelle Frantz Fanon, Ali Shariati et Edward Saïd eurent un rôle d'avant-garde intellectuel. Leur pensée s'est avant tout caractérisée par un refus de voir les cultures non occidentales enfermées dans un statut de subalternité. Tout trois se voulurent des penseurs critiques et autonomes face au discours dominant produit en Occident.

Frantz Fanon est né à Fort-de-France en Martinique en 1925. Engagé dans l'armée française durant la seconde guerre mondiale, il est blessé au combat et décoré de la croix de guerre. En 1947, bénéficiant d'une bourse d'état, Frantz Fanon s'installe dans l'hexagone afin d'étudier la médecine à la faculté de Lyon. Il décide de se spécialiser en psychiatrie. En 1952, il publie son premier ouvrage, *Peau noire masques blancs*, dans lequel il aborde les rapports inégalitaires entre Noir et Blanc. L'année suivante, il est nommé à l'hôpital psychiatrique de Blida en Algérie. De là, il observe la réalité des rapports de dominations coloniaux, c'est-à-dire d'un monde dominé par les colonisateurs européens. Quelques mois après le déclenchement de la révolution algérienne, Fanon rentre en contact avec le Front de Libération National. En 1956, Frantz Fanon démissionne de son poste de médecin psychiatre et rallie le FLN. Il devient collaborateur de la presse nationaliste algérienne et publie en 1959 un essai fracassant, *L'an V de la révolution algérienne*. Peu après il apprend qu'il est atteint d'un leucémie. Franz Fanon meurt en décembre 1961 alors que son ouvrage majeur, *Les damnés de la terre*, sort des imprimeries des éditions Maspero. Ouvrage culte, dès sa sortie *Les damnés de la terre* exerça une influence considérable sur une grande partie des intellectuels et des militants des pays du tiers-monde, et notamment sur Ali Shariati et Edward Saïd.

Ali Shariati est né en 1933 à Mazinan dans le Nord-est de l'Iran. En 1952, à la fin de son 1er cycle des études secondaires, il devient enseignant des lycées. L'année suivante il adhère au Mouvement de Résistance Nationale qui défend les idées de Mossadegh. En 1955, il rentre à la faculté des Lettres de Machad. Il obtient une bourse qui lui permet de se rendre en France en 1959. Là, il entre en contact avec le FLN et découvre l'œuvre de Fanon qu'il traduit partiellement en persan. Outre ses activités militantes il suit les cours de Louis Massignon, Jacques Berque et Georges Gurvitch. En 1963, il obtient un doctorat ès lettres à la Sorbonne. Il retourne en Iran 1964 et devient professeur à l'université de Machhad jusqu'en 1972. Il donne de nombreuses conférences à travers tout le pays mais il est finalement interdit de publication et de toute intervention publique par la SAVAK, la police secrète du Shah d'Iran. Entre 1973 et 1975 il est détenu durant dix-huit mois par cette même police secrète. Le 17 mai 1977, Ali Shariati quitta l'Iran pour l'Angleterre. Deux mois plus tard, le 19 juin, il fut retrouvé mort à Southampton sans que les causes de cette mort mystérieuse ne soient vraiment élucidées. Ali Shariati exerça une influence considérable sur toute une génération d'iranien et plus généralement dans l'ensemble du monde musulman. Car Ali Shariati, à la différence de Frantz Fanon ou d'Edward Saïd, était un homme de foi et il étudia les problèmes sociopolitiques « en intellectuel et en croyant »[2] pour reprendre ses propres termes. A ce titre il peut être considéré comme l'un des précurseurs de ce que Hassan Hanafi appellera plus tard la « gauche islamique » ou d'une « théologie islamique de la libération ».

Enfin, Edward W. Saïd est né en 1935 à Jérusalem. Il passa son adolescence en Égypte puis parti poursuivre ses études aux Etats-Unis. Edward W. Saïd fut professeur de littérature anglaise

et de littérature comparée à la Columbia University de New York. Dans son ouvrage majeur, *L'Orientalisme*, publié en 1978, il analysa le système de représentation par lequel l'Occident a créé puis enfermé l'Orient. Puis, dans la dernière partie de sa vie, Edward Saïd s'est battu contre la diabolisation de l'Islam et pour la dignité du peuple palestinien. Homme engagé, il fut membre du Conseil national palestinien à partir de la fin des années 1970. Il du démissionner du fait de son opposition aux accords d'Oslo et à la politique de Yasser Arafat, qui fit interdire ses livres dans les territoires « autonomes » palestiniens. Pour lui, « l'autonomie n'est rien d'autre que la poursuite de l'occupation par d'autres moyens ». Edward Saïd était opposé au partage de la Palestine et se déclara pour la constitution d'un état bi-national. Il défendit une conception exigeante du rôle de l'intellectuel engagé. Il analysa les réalités du brassage des cultures et affirma que les oppositions entre les civilisations sont des constructions humaines. Edward Saïd fut largement influencé par Frantz Fanon comme en témoigne son ouvrage intitulé *Culture et impérialisme*. Dans ce livre il qualifie *Les damnés de la terre* d'ouvrage « visionnaire et novateur ». Atteint d'une leucémie, Edward Saïd est décédé en septembre 2003.

Comme nous venons de le voir, ces trois intellectuels, dont nous allons étudier les positions, ont joué un rôle particulièrement important dans la lutte idéologico-culturelle menée par les peuples et les cultures dominés dans le monde colonial et post-colonial. Tous trois peuvent être considérés comme des références de la lutte idéologico-culturelle en pays colonisés.

## **2. Intellectuel colonisé, intellectuel aliéné**

Le principal problème développé dans les études par nos trois auteurs est sûrement celui de l'aliénation, recouvrant par là même des problèmes plus spécifiques à l'homme colonisé et post-colonisé que sont l'acculturation, la dépersonnalisation ou encore la fausse conscience, des intellectuels du Sud dans leur rapport à la culture occidentale. Ces phénomènes que Léopold Sédar Senghor appela, dans une belle formule, « l'arrachement de soi à soi » c'est-à-dire « à la langue de ma mère, au crâne de mon ancêtre, au tam-tam de mon âme ». Dans sa relation à la culture occidentale le colonisé incorpore le regard dévalorisant que l'Occident porte sur sa culture, son peuple où sa civilisation et devient, par la force de ce discours hégémonique, un aliéné.

L'aliénation peut être définie comme un état dans lequel un individu, par suite de conditionnements extérieurs, économiques, politiques ou/et culturels, cesse de devenir maître de lui-même et se transforme en esclave, simple objet entre les mains d'autres hommes. Réifié par le colonisateur, le colonisé est soumis à un statut social et à des conditions de vie qu'il ne peut modifier sans bouleverser l'ensemble de l'ordre social.

Pour nos trois auteurs, l'intellectuel colonisé auquel on a enseigné la supériorité de la culture occidentale par rapport à sa propre culture est objectivement aliéné. Pendant des années il a tout fait pour faire sienne une culture qui lui enjoignait de se départir de sa culture d'origine, considérée comme inférieure et archaïque. Cette culture inculquée le condamnait à haïr son être profond et à adorer la culture de son oppresseur. Le stigmate visible de cette aliénation peut se voir dans le mépris dans lequel l'intellectuel colonisé ou post-colonisé tient sa propre culture ou son propre peuple. Bien des fois ils se sentent étrangers à ceux qu'ils considèrent trop souvent comme des arriérés, aux coutumes « barbares ».

Aliéné, dépersonnalisé, l'intellectuel colonisé a tout fait pour assimiler et s'assimiler à la culture occidentale, c'est-à-dire à la culture dominante. Il a participé, souvent de manière inconsciente et sous la pression du monde culturel dominant, à sa propre aliénation. Selon Frantz Fanon, « l'intellectuel colonisé s'est jeté avec avidité dans la culture occidentale. Semblable aux enfants adoptifs, qui ne cessent leurs investigations du nouveau cadre familial que le moment où se cristallise dans leur psychisme un noyau sécurisant minimum, l'intellectuel colonisé va tenter de

faire sienne la culture européenne. Il ne se contentera pas de connaître Rabelais ou Diderot, Shakespeare ou Edgard Poe, il bandera son cerveau jusqu'à le plus extrême complicité avec ces hommes. »[3]

D'après Ali Shariati le stigmatisme même de l'aliénation se trouve dans les goûts culturels que les jeunes intellectuels colonisés ont développé ou plus exactement que l'on a développé chez eux. Loin de se passionner pour les écrits de philosophes, d'historiens ou de divers écrivains qui partagent objectivement les mêmes conditions sociales et les mêmes conditions idéologico-culturelles qu'eux, leurs regards se tournent exclusivement vers cet Occident dominateur qui les aliène. Par l'absence d'un regard critique sur la production culturelle de l'Occident et par l'ignorance de la production intellectuelle des autres pays du Sud, l'intellectuel colonisé et post-colonisé entretient et renforce les chaînes qui l'attachent à la culture dominante. « Un de mes regrets, nous confie Ali Shariati, est que nous ne connaissons pas les penseurs qui souffrent des mêmes maux que nous, qui ont des besoins, un milieu, une histoire, une conjoncture semblable aux nôtres, qui proposent pour leur société des solutions pouvant nous être instructives. Nous connaissons les penseurs qui, en principe, ont des idées - même si elle sont justes -, une doctrine - même si celle-ci ne manque pas de profondeur -, des solutions - même si elles sont appropriées - ne répondant pas à nos problèmes. Au lieu de connaître les grands penseurs africains ou asiatiques de ce siècle qui ont pu arriver - à travers leur prise de conscience nationale, orientale et mondiale - à de nouvelles solutions - on n'a même pas entendu leurs noms -, on se lance à corps perdu dans la connaissance de gens tels que Brecht, Beckett, Xénakis qui ne nous concernent nullement même s'ils sont, comme Brecht, progressistes, lucides, éclairés, éclairants. »[4]

Edward Saïd fait globalement le même constat que Frantz Fanon et Ali Shariati quant à la domination idéologico-culturelle qu'exerce l'Occident sur les autres cultures. Selon lui le capitalisme est directement responsable de la domination idéologico-culturelle de l'Occident et, de fait, de l'aliénation des intellectuels du Sud. « L'économie de marché occidentale, tournée vers la consommation, a produit (et continue à produire à une vitesse accélérée) une classe instruite dont la fonction intellectuelle est dirigée de façon à satisfaire les besoins du marché. L'accent est mis, très évidemment, sur les études d'ingénieur, de commerce et d'économie ; mais l'intelligentsia se fait elle-même l'auxiliaire de ce qu'elle considère comme les principales tendances qui ressortent en Occident. Le rôle qui lui a été prescrit est celui de « moderniser », ce qui veut dire qu'elle accorde légitimité et autorité à des idées concernant la modernisation, le progrès et la culture qu'elle reçoit en majeure partie des Etats-Unis ». Edward Saïd conclut que « s'il y a un acquiescement intellectuel aux images et aux doctrines de l'orientalisme, celui-ci est aussi puissamment renforcé par les échanges économiques, politiques et culturels ; bref, l'Orient moderne participe à sa propre orientalisation. »[5]

Ces intellectuels qui participent à l'orientalisation de l'Orient moderne, sont incapables de produire les réponses idéologico-culturelles dont le monde arabo-islamique contemporain a besoin pour se défendre contre l'impérialisme occidental en général et l'impérialisme américain en particulier. Pire, ils participent objectivement au renforcement de cet impérialisme en agissant comme ses représentants locaux. Selon Edward Saïd, « on peut très bien compter cette adaptation de la classe intellectuelle au nouvel impérialisme comme un triomphe de l'orientalisme. Le monde arabe est aujourd'hui un satellite des Etats-Unis du point de vue intellectuel, politique et culturel »[6]. Saïd poursuit en évoquant la formation de ces jeunes intellectuels dans les universités occidentales et le caractère aliénant de ce type de formation. Les formations reçues seront, selon lui, un outil majeur de reproduction des rapports de domination culturelle dans les pays d'origines de ces étudiants et de renforcement de l'orientalisme en Occident même. Selon l'intellectuel palestinien, « les étudiants (et les professeurs orientaux) souhaitent toujours s'asseoir aux pieds des orientalistes américains, avant de répéter devant un public local les clichés que j'ai décrits

comme des dogmes de l'orientalisme. Avec un système de reproduction comme celui-ci, il est inévitable que le savant oriental se serve de sa formation américaine pour se sentir supérieur à ses compatriotes, du fait qu'il est capable de maîtriser le système orientaliste ; dans ses relations avec ses supérieurs, les orientalistes européens ou américains, il ne sera qu'un »informateur indigène« . Et c'est bien en cela que consiste son rôle en Occident, s'il a la chance d'y rester une fois ses études terminées. »[7]

Finalement pour Edward Saïd la décolonisation et les différentes luttes anti-impérialistes qui ont eu lieu depuis un siècle dans le monde arabo-islamique et dans l'ensemble des pays du Sud n'ont pas bouleversé les structures fondamentales de la domination occidentale. Selon lui, « Deux facteurs rendent le triomphe de l'orientalisme encore plus évident. Dans la mesure où l'on peut généraliser, les tendances de la culture contemporaine du Proche-Orient suivent des modèles européens et américains. Quand Taha Hussein disait, en 1936 de la culture arabe moderne qu'elle était européenne, et non pas orientale, il ne faisait qu'enregistrer l'identité de l'élite naturelle égyptienne, dont il était un membre distingué. Il en est de même de l'élite arabe d'aujourd'hui, bien que le puissant courant des idées anti-impérialistes du tiers monde qui ont saisi la région, depuis les années 1950, ait émoussé le tranchant occidental de la culture dominante. »[8] Ce suivisme de la culture du Proche-Orient contemporain, et au-delà de l'ensemble des pays du Sud, vis à vis de l'Occident est le stigmate même de l'aliénation contre laquelle l'intellectuel avidement d'émancipation face à la culture dominante devra se défaire dans la lutte idéologico-culturelle.

### **3. De l'aliénation à la réappropriation culturelle**

Face à la domination idéologico-culturelle de l'Occident et l'aliénation qu'elle provoque chez lui, l'intellectuel colonisé n'a d'autre solution, s'il ne veut pas être définitivement réifié par la culture dominante, que de revenir à sa propre culture, à ses propres sources, à son être profond. La réappropriation culturelle peut être définie comme la volonté, d'un individu ou d'un groupe, de refaire sienne une culture dont il se considère l'héritier et face à laquelle il avait été mis dans une situation d'extériorité. La situation d'extériorité de l'intellectuel colonisé ou post-colonisé, par rapport à la culture dont il est l'héritier, découle directement de sa position d'aliéné dans laquelle l'a placé la domination coloniale ou post-coloniale. Cette réappropriation culturelle est une étape indispensable permettant d'aboutir à une véritable indépendance politique, économique et culturelle. En effet, pour nos trois auteurs une indépendance qui ne serait que politique ne serait qu'une indépendance formelle puisque les esprits resteraient toujours enchaînés à la culture dominante et aux structures économiques perpétuant l'ancienne domination.

Face à l'Occident, l'intellectuel colonisé ou post-colonisé qui œuvre dans la voie de la réappropriation culturelle, en a terminé avec les justifications, les interminables commentaires pour expliquer telle ou telle de ses habitudes, ses idées, ses coutumes ou ses modes de vie. L'intellectuel désaliéné assume son identité, sa différence, ses particularismes, son originalité. Il ne dira plus pour reprendre les mots d'Aimé Césaire : « je ne suis pas différent de vous ; ne faite pas attention à ma peau noire : c'est le soleil qui l'a brûlé ». Non une fois désaliéné il assume son africanité, son arabité, son islamité. Il est ce qu'il est et peu importe ce qu'en penseront les tenants de l'ordre colonial et post-colonial. < /FONT>

Afin d'assumer son identité et pour briser les chaînes qui l'attachent à la culture dominante, l'intellectuel colonisé devra revenir vers à ses racines culturelles, celles de la culture de son peuple, la langue de sa mère, le crâne de son ancêtre. Cela sera une étape nécessaire dans le processus de désaliénation qui mènera l'intellectuel colonisé du suivisme aveugle de l'Occident culturel à l'indépendance idéologico-culturelle. Selon Frantz Fanon, « pour assurer son salut, pour échapper à la suprématie de la culture blanche le colonisé sent la nécessité de revenir vers des racines ignorées, de se perdre, advenue que pourra, dans le peuple barbare. Parce qu'il se sent devenir

aliéné, c'est-à-dire le lieu vivant de contradictions qui le menacent d'être insurmontables, le colonisé s'arrache du marais où il risquait de s'enliser et à corps perdu, à cerveau perdu il accepte, il décide d'assumer, il confirme. Le colonisé se découvre tenu de répondre de tout et de tous. Il ne se fait pas seulement le défenseur, il accepte d'être mis avec les autres et dorénavant il peut se permettre de rire de sa lâcheté passée »[9].

La désaliénation de l'intellectuel colonisé ou post-colonisé, d'après Ali Shariati, doit se faire par une rupture consciente avec certaines questions posées par les intellectuels occidentaux qui ne sont pas des questions prioritaires pour les populations qui appartiennent à des peuples et des cultures dominés. L'intellectuel colonisé ne doit plus dépendre culturellement et idéologiquement des questions posées par l'Occident mais doit être capable de poser de manière autonome ses propres questions, de développer ses propres problématiques et de chercher ses propres réponses. Il doit être capable d'établir la hiérarchie des priorités dans son questionnement idéologico-culturel. S'il ne le fait pas, il deviendra l'un des principaux propagateurs d'une fausse conscience parmi la masse dominée et finalement l'égarera au lieu de lui fournir les armes intellectuelles de son émancipation. « Si j'étais, nous dit Ali Shariati, Allemand j'adorerais Brecht ; mais étant Iranien, je n'entends absolument pas sa langue et je ne sais pas à quoi Brecht peut me servir. Il a d'autres préoccupations, d'autres maux - pour lesquels il a prescrit tels remèdes - que moi ; il a mal à la tête alors que j'ai mal au ventre ; sa prescription ne me concerne pas, comment pourrait-elle me soulager ? Brecht a vu deux guerres internationales, il a derrière lui trois siècles de machinisme. Moi, je n'ai pas, comme lui, vu la guerre mondiale ; je ne sais pas du tout ce qu'est le machinisme, ce qu'est la bourgeoisie ; aussi, sa philosophie ne m'est d'aucun recours. Si je suis inquiet, c'est pour mon combustible d'hiver, pour mon travail, pour l'éducation de mon enfant. Telle est mon inquiétude. Celle de Brecht est d'un tout autre ordre : il se demande ce qu'il est dans cette existence. »[10]

Ali Shariati poursuit en mettant en garde contre ceux qui ne font qu'importer les questionnements intellectuels de l'Occident dans les pays colonisés ou post-colonisé. Pour lui continuer sur cette route d'un suivisme aveugle de l'Occident ne peut conduire les peuples dominés du Sud qu'à une impasse dangereuse pour leur avenir. « Ceux qui imprègnent - avec sincérité et bonne foi - la mémoire de nos intellectuels de problèmes existentiels, culturels, idéels, philosophiques, sociaux et humains propres à l'Occident d'après-guerre, ceux qui rendent l'intellectuel oriental ultra-sensible - en fait, sensiblerie et non pas sensibilité - aux questions qui se posent en Europe, aux doctrines très progressistes en vogue en Occident et non en Orient, éloignent le peuple et l'intellectuel oriental de ses propres réalités, de ses responsabilités concrètes ; et, finalement, alors même qu'ils croient sincèrement servir et éclairer, ils deviennent facteurs de décadence et de duperie. »[11]

Comme le préconise Ali Shariati, le retour à lui-même de l'intellectuel colonisé doit tout d'abord passer par une relecture critique de la culture occidentale qui lui a été inculquée. Cette relecture critique doit lui permettre non pas de rejeter globalement la culture occidentale mais de sortir de la fascination aliénante qu'exerce celle-ci sur les jeunes intellectuels colonisés et post-colonisés.

Après cette relecture critique, l'intellectuel colonisé devra revenir à sa culture d'origine, à la culture du peuple desquelles il s'était détaché. Selon le psychiatre martiniquais « l'intellectuel colonisé décide de procéder à l'inventaire des mauvaises manières puisées dans le monde colonial et se dépêche de se rappeler les bonnes manières du peuple, de ce peuple dont on a décidé qu'il détenait toute la vérité. Le scandale que déclenche cette démarche dans les rangs des colonialistes installés sur le territoire renforce la décision du colonisé. Lorsque les colonialistes, qui avaient savouré leur victoire sur ces assimilés, se rendent compte que ces hommes que l'on croyait sauvés commencent à se dissoudre dans la négraille, tout le système vacille. Chaque colonisé gagné,

chaque colonisé qui était passé aux aveux, lorsqu'il décide de se perdre est non seulement un échec pour l'entreprise coloniale, mais symbolise encore l'inutilité et le manque de profondeur du travail accompli. Chaque colonisé qui repasse la ligne, est une condamnation radicale de la méthode et du régime et l'intellectuel colonisé trouve dans le scandale qu'il provoque une justification à sa démission et un encouragement à persévérer. »[12]

Afin de repasser « la ligne », l'intellectuel colonisé doit, d'après Ali Shariati, se tourner vers de nouvelles sources de réflexion. Il doit établir un dialogue intellectuel avec les autres peuples dominés qui ont des problèmes comparables, voire même identiques, aux siens. Pour cela, l'intellectuel colonisé doit impérativement s'ouvrir à l'ensemble de la culture produite dans les pays du Sud et se détacher de la culture dominante produite en Occident. Selon Ali Shariati, « au lieu de Brecht nous devrions connaître Kateb Yassine ; au lieu de Jean-Paul Sartre, Omar Mawloud ou Amar Ouzeghane ; à la place d'Albert Camus, Aimé Césaire et Franz Fanon. En les connaissant, nous nous reconnâtrions, alors qu'en nous tournant vers ces intellectuels occidentaux, nous nous éloignons de nous-mêmes d'autant plus que nous les comprenons »[13].

Ali Shariati qui est un musulman pratiquant, voit dans la spiritualité un moyen actif de résister à la domination culturelle et de lutter contre l'aliénation des jeunes intellectuels du Sud. Cela peut paraître surprenant vu d'Europe où le sentiment religieux a souvent été dénoncé par les « progressistes » comme une des formes les plus perverses d'aliénation. La décolonisation nécessite une rupture avec les conceptions occidentalocentristes du monde même lorsqu'elles sont les plus progressistes.

Au contraire la spiritualité est perçue par Ali Shariati comme l'outil central de la libération de l'homme colonisé ou post-colonisé. Dans la perspective de l'intellectuel iranien, l'Islam n'est pas seulement une foi individuelle mais le fond culturel, la source profonde d'inspiration, qui doit permettre aux dominés, aux « mostadhafin » pour reprendre ses termes, de résister à la domination occidentale. En fait, il développe une véritable théologie politique qui insiste sur la dimension politique et sociale qu'induit, où que devrait induire, le sentiment religieux. Il refuse la tendance bourgeoise à « privatiser » la religion c'est-à-dire à faire de la foi une affaire purement privée au service des fêtes traditionnelles, d'un réconfort hédoniste et d'un espoir d'un salut purement individuel. La croyance doit, selon lui, nécessairement déboucher sur un engagement public du croyant en faveur de tous les opprimés, les « mostadhafin », et pour une justice globale, c'est-à-dire aussi bien sociale que politique et culturelle.

"En Iran, nous dit-il, pour éviter que la jeune génération qui reconnaît ces trois dimensions dans l'islam [dimension spirituelle, de justice sociale et de liberté de l'homme] - et notamment dans le domaine social, perçoit ses positions anti-exploitation, anti-colonialiste et progressiste - ne se trouve en position d'infériorité idéologique face au marxisme ou à la civilisation européenne ou américaine, il faut renforcer et nourrir la spiritualité.

Le savoir spirituel est le seul qui élève la valeur existentielle de l'homme à un degré qui le protège contre tout sentiment d'infériorité face à la grandeur occidentale. Il lui fait découvrir en lui-même une valeur sublime qui le préserve du complexe d'infériorité face à l'idéologie matérialiste de Marx et du communisme.

Le renforcement du spirituel est à mon avis d'une importance primordiale pour nos jeunes. J'ai eu l'occasion de travailler avec des jeunes de 15-16 ans. L'âge où leur sensibilité vis-à-vis des problèmes sociaux et économiques est intense, leur esprit étant nourri par un islam tel qu'il leur est présenté actuellement, dès qu'ils ont accès à l'Introduction à la critique de l'économie politique, au Capital ou à d'autres œuvres socialistes et révolutionnaires, ils découvrent que cette dimension de « justice sociale » y est bien mieux expliquée. Alors leur tendance est de dire : «



pourquoi attendre que nos propres leaders écrivent notre «Manifeste» ? Celui de Marx est sans cesse réédité depuis cent ans. Alors ne perdons pas de temps. »

Le glissement s'opère automatiquement et faut proposer aux jeunes cette essence qui manque au marxisme comme à l'homme bourgeois. Il faut offrir à son esprit cette approche, cette mission que ne peut contenir, ni suggérer, l'idéologie marxiste, à savoir l'essence mystique."[14]

Cependant la nécessité de développer la spiritualité chez les jeunes intellectuels s'oppose chez Ali Shariati à un ritualisme formel qui ne ferait, selon lui, qu'éloigner les jeunes de la spiritualité et de la religion populaire. L'intellectuel iranien veut éviter les réactions anti-ritualistes de certains intellectuels des pays dominés qui repousse sans les analyser les contraintes de la tradition se tournant du même coup définitivement vers l'Occident pour trouver une issue à leur questionnement identitaire dans la fuite vers l'« autre » dominateur et aliénant. Il veut, ainsi, les soustraire à l'image de l'Islam incarné par les « bigots traditionnels »[15] et des « pratiques religieuses stéréotypées », images qui se sont souvent développées chez les intellectuels colonisés. Une fois cette spiritualité active développée dans l'esprit de ces jeunes toutes formes d'aliénation sera, selon Ali Shariati, rendue impossible. L'intellectuel colonisé aura les armes idéologico-culturelles pour se défendre contre la fascination que la culture dominante de l'Occident exerce sur sa génération et sur l'ensemble du monde dominé.

Mais comment s'exerce cette domination idéologico-culturelle ? Comment c'est mise en place une relation ontologiquement inégalitaire qui unit fondamentalement savoir et pouvoir, dans les relations entre l'Occident et les « autres » ?

#### **4. Condition du rapport de domination idéologico-culturelle**

Ces questions qui traversent la réflexion de nos trois auteurs furent posées en terme très clair par Ali Shariati. « Qu'a fait l'Occident pour parvenir à aliéner l'Orient de ses ressources matérielles, à le rendre inapte à les exploiter ? Qu'a-t-il fait pour le couper de ses sources spirituelles, pour le rendre incapable de les mettre en valeur ? »[16]

Loin de donner une réponse simple, pour ne pas dire simpliste, qui ferait que la domination occidentale dépendrait uniquement de sa supériorité militaire, technique et économique, Edward Saïd considère le fait idéologico-culturel comme central dans le rapport de domination existant entre l'Orient et l'Occident. De fait le rapport de domination idéologico-culturelle est rendu possible par l'acceptation de leur subalternité par les intellectuels du Sud et par l'absence de réelle politique culturelle des Etats du Sud, et notamment dans le monde arabo-islamique, pour sortir de la dépendance idéologico-culturelle dans laquelle on cherche à le maintenir. Selon l'intellectuel palestinien, « la domination culturelle se maintient, tout autant par le consentement des Orientaux que par une pression économique directe et brutale des Etats-Unis. Par exemple, voici qui peut nous faire réfléchir : alors qu'il existe des douzaines d'organisations aux Etats-Unis qui étudient l'Orient arabe et islamique, il n'y a en aucune en Orient qui étudie les Etats-Unis »[17].

Pourtant, l'étude de l'Occident fut préconisée par Ali Shariati. Il considérait cette étude comme un outil nécessaire au peuple dominé par l'Occident pour rompre leur subalternité. L'intellectuel iranien disait qu'« il faut savoir que le meilleur instructeur pour une nation luttant pour conquérir son indépendance et sa propre personnalité nationale n'est autre que son ennemi, celui même qui lui a ôté cette personnalité nationale. Il nous faut donc connaître comment l'Occident nous a privé de nos sources culturelles et spirituelles, comment il a fait de nous, Orientaux, une génération incapable d'exploiter ces immenses mines regorgeant des richesses de l'esprit, de la pensée, de la morale, de la culture - au sens large - inapte à transformer ces abondantes réserves intellectuelles. Il nous faut reconnaître les chemins qu'il a parcourus, les méthodes qu'il a pratiquées, les tours et ruses qu'il a employés pour parvenir à ses fins. Il nous

faut comprendre comment cet Orient qui brillait par sa culture et son esprit, que l'on considérait comme origine de la culture mondiale et berceau de la civilisation humaine, est devenu aujourd'hui synonyme de sauvagerie, d'arriération et décadence. »[18]

Edward Saïd constate amèrement que « les conditions actuelles rendent presque grotesque la réalité des programmes : des classes de centaines d'étudiants, des enseignants mal formés, surmenés et sous-payés, nommés pour des raisons politiques, l'absence complète de recherche fondamentale et même de possibilité de recherche, et, plus grave, le fait qu'il n'existe pas une seule bibliothèque convenable de la région (le Proche-Orient). »[19] Cela entretient ce qui peut apparaître presque comme une évidence aujourd'hui, la stagnation intellectuelle du monde arabo-islamique face à l'Europe et à l'Amérique du Nord.

Ainsi le monde arabo-islamique participe à sa propre « subalternisation » par le manque d'investissement qui est fait dans la recherche. Pour Edward Saïd, « le monde arabe et islamique reste une puissance de deuxième ordre par sa production de culture, de savoir et d'érudition. »[20] L'intellectuel palestinien constate en dernier ressort, qu'« aucun savant arabe ou islamique ne peut se permettre d'ignorer ce qui se fait dans les périodiques, les instituts et les universités des Etats-Unis et d'Europe ; l'inverse n'est pas vrai. »[21]

Le fait que l'Orient, et au-delà l'ensemble des pays du Sud, ait toujours été un objet pour les études historiques, sociales, politiques et culturelles, reflète assez bien les rapports dominants / dominés qui existent entre les deux entités. Les uns sont objets d'études et les autres élaborateurs du discours sur cet objet d'étude. Cela permet à l'Occident de tenir un discours, étonnamment stable, sur les « autres ». Pour Edward Saïd l'Orient, dans le discours élaboré au Nord, n'est que le double, le contraire l'incarnation des craintes et du sentiment de supériorité de l'Occident. Au final, le Sud et ses populations demeurent l'objet muet d'un discours élaboré dans le Nord.

De fait, la domination idéologico-culturelle est perceptible même dans les cercles les plus progressistes du monde arabo-islamique. Même là, il est difficile de rompre l'hégémonie culturelle de l'Occident. En effet, ceux qui sont parmi les plus avancés dans la voie de l'émancipation politique et économique sont parfois de simples suiveurs sur le plan idéologico-culturel. Incapable de se détacher des modèles construits en Europe, ils ne font que répéter ce qu'ils y ont étudié sans le moindre effort d'adaptation en rapport avec l'univers culturel dont ils sont issus. Selon Edward Saïd, on « trouve un témoignage frappant [de l'hégémonie culturelle occidentale] dans les sciences sociales et, chose étonnante, chez des intellectuels progressistes dont le marxisme est pris en gros chez Marx, dans ses idées qui font du tiers monde un tout homogène »[22].

La domination idéologico-culturelle que subissent les pays du Sud va de pair avec d'autres formes de domination. L'affranchissement de la domination idéologico-culturelle doit permettre aux peuples opprimés de se libérer en même temps de la domination politique, militaire et économique. "Nous voyons, affirme Ali Shariati, une analogie entre le destin économique et destin spirituel de l'Orient, une analogie étroite. Une nation qui ne peut, au point de vue technique, produire ses propres ressources matérielles restera, tout en possédant de telles ressources, dans le besoin. De même, une nation qui ne peut connaître et exploiter ses sources culturelles et spirituelles, qui s'avère incapable de les passer au crible pour les transformer en énergie positive, demeurera ignare et à la traîne, même si elle détient tout un amas de sources. Cette similitude se retrouve au niveau du rôle des ressources culturelles ou matérielles dans l'évolution de la société : une société qui ne peut exploiter par ses propres moyens ses ressources, fait appel à celle qui en est capable et, bientôt, elle constate que sa pitance provient de l'étranger. Au niveau culturel les conséquences sont analogues puisque l'Europe éclairée, qui connaît mieux que nous autres, Orientaux, l'Orient, interprète nos sources culturelles et spirituelles, construit

des écoles, et des idées nouvelles. De sortes qu'incapables de produire une connaissance véritable de notre culture, nous nous trouvons dépendants des bouchées qu'ils jettent devant l'intellectuel oriental. D'ailleurs, celui-ci ne réalise pas que ces bouchées contiennent ses propres matières premières ; il ne comprend pas que si, aujourd'hui, on le traite d'arriéré, de sauvage, d'ignorant, de miséreux, c'est parce qu'il a montré qu'il n'avait pas les qualités requises pour exploiter et mettre en œuvre ses propres ressources culturelles.

Par conséquent, l'Orient se doit d'œuvrer non seulement pour connaître ses ressources en matières premières et la technique de leur exploitation et de leur transformation en énergie et en matière de consommation, mais aussi afin d'exploiter et de tamiser ses ressources culturelles ; c'est ainsi qu'il pourra se libérer de la misère et du sous-développement, qu'il pourra atteindre le bien-être spirituel, la créativité et le progrès intellectuel et de l'esprit ; tout comme il s'efforce de ne plus dépendre des produits de consommation et de l'industrie européenne : indépendance économique, l'Orient doit s'appliquer à ne plus dépendre de la production spirituelle occidentale et de ses objets de consommation idéologique ; indépendance morale et spirituelle. Il n'est pas possible qu'une nation puisse devenir économiquement indépendante sans l'être spirituellement ; ces deux libérations sont complémentaires et liées. Autrement dit, je dois acquérir, du point de vue de l'esprit et de la conscience, une personnalité indépendante de l'Occident afin de pouvoir me trouver une personnalité économique, sociale et matérielle véritablement autonome ; et, vice versa..."[23]

Afin de d'être réellement indépendant de l'Occident et de rompre avec le discours construit dans les lieux de production du savoir du Nord, l'intellectuel colonisé devra, comme le préconise Frantz Fanon et Ali Shariati, faire un retour sur l'histoire de son peuple, de son continent, de sa civilisation. Se retourner à l'histoire ira bien souvent de pair avec une recherche d'authenticité culturelle qui est assez proche du phénomène de réappropriation culturelle évoqué plus haut.

## **5. Histoire et authenticité**

Le retour par l'histoire à l'authenticité du peuple dominé se fera par une étude des sources culturelles antérieures à la colonisation. Le retour à l'histoire doit toujours être vu dans la perspective de désaliénation de l'intellectuel colonisé. Selon Frantz Fanon, « cette recherche passionnée d'une culture nationale en deçà de l'ère coloniale tire sa légitimité du souci que se partagent les intellectuels colonisés de prendre du recul par rapport à la culture occidentale dans laquelle ils risquent de s'enliser. Parce qu'ils se rendent compte qu'ils sont en train de se perdre, donc d'être perdus pour leur peuple, ces hommes, la rage au cœur et le cerveau fou, s'acharnent à reprendre contact avec la sève la plus ancienne, la plus anté-coloniale de leur peuple. »[24]

C'est dans cette perspective d'un retour aux sources anté-coloniales qu'il faut comprendre, dans l'Algérie d'avant 1954, la réintroduction de figures historiques comme celle de l'Emir Abdelkader par les militants nationalistes[25]. Les mêmes nationalistes évoquaient fièrement, dans leurs journaux, les grandes figures de la civilisation arabo-islamique. La même constatation pourrait être faite à propos de l'Afrique subsaharienne où l'on exalte les figures d'El Hadj Omar Tall, de Samori, d'Ousman Dan Fodio ou de Béhanzin ou les anciens empires de l'Afrique de l'Ouest. Une des marques significatives de ce retour aux sources historiques anté-coloniales est le fait qu'après avoir recouvré leur indépendance certains territoires colonisés aient repris les noms de ces anciens empires. Sous impulsion de Kwame Nkrumah la Gold Coast devint le Ghana afin de se rattacher à l'ancien empire d'Afrique de l'Ouest et l'ancien Soudan français prit le nom de Mali évoquant l'ancien empire médiéval. Par là ils montraient leur volonté de rompre avec un passé colonial asservissant et de revenir aux sources d'une histoire émancipatrice.

Ali Shariati se place clairement dans cette perspective lorsqu'il appelle à un retour aux sources historiques. Pour lui aussi le retour aux sources historiques doit être une étape dans la

désaliénation de l'intellectuel colonisé qui par son retour à l'histoire et à la culture populaire doit en même temps se relier, se reconnecter avec un peuple duquel il s'était éloigné. « Pour remédier à cette faiblesse, nous dit l'intellectuel iranien, nous n'avons pas besoin d'aller encore chercher ailleurs »meilleurs que nous«. Notre passé - en ce qu'il a conservé de forces vives - nous transmet un enseignement inestimable. Les grands savants de l'islam, les philosophes, les juristes et les scientifiques, malgré leur réussite scientifique et intellectuelle vivaient dans le peuple. Liés avec les masses, ils vivaient aussi simplement que les paysans dans les campagnes et avec les couches les plus démunies et opprimées sur le plan économique, culturel et moral dans les villes et arrivaient à établir de véritables relations avec eux. Alors qu'aujourd'hui dès qu'un élève de lycée obtient son baccalauréat il se distingue du peuple qui le considère malgré lui comme un étranger. »[26]

Le retour aux sources historiques des peuples colonisés est d'autant plus nécessaire que l'un des objectifs principaux des colonisateurs était de couper les peuples qu'ils dominaient, de leur passé, de leur culture et de tout ce qui faisait leur spécificité. La politique « intégro-assimilationniste » des puissances impérialistes avait une double fonction : premièrement, déculturer les peuples colonisés afin de créer un vide idéologico-culturel ; deuxièmement, une fois le vide idéologico-culturel établi, acculturer ces peuples à la culture occidentale. Cette logique « intégro-assimilationniste » repose sur une négation complète de la culture et l'identité de l'« autre ».

En effet, l'une des tâches idéologico-culturelle que se donne les tenants de la culture dominante est de transformer la culture des peuples colonisés et post-colonisés. "Quand on réfléchit, écrit Frantz Fanon, aux efforts qui ont été déployés pour réaliser l'aliénation culturelle si caractéristique de l'époque coloniale, on comprend que rien n'a été fait par hasard et que le résultat global cherché par la domination coloniale était bien de convaincre les indigènes que le colonialisme devait les arracher à la nuit. Le résultat consciemment poursuivi par le colonialisme, était d'enfoncer dans la tête des indigènes que le départ du colon signifierait pour eux le retour à la barbarie, encanaillement, animalisation. Sur le plan de l'inconscient, le colonialisme ne cherchait donc pas à être perçu par l'indigène comme une mère douce et bienveillante qui protège l'enfant d'un environnement hostile, mais bien sous la forme d'une mère qui, sans cesse, empêche un enfant fondamentalement pervers de réussir son suicide, de donner libre cours à ses instincts maléfiques. La mère coloniale défend l'enfant contre lui-même, contre son moi, contre sa physiologie, sa biologie, son malheur ontologique.

Dans cette situation les revendications de l'intellectuel colonisé n'est pas luxe mais exigence de programme cohérent. L'intellectuel colonisé qui situe le combat sur le plan de la légitimité, qui veut apporter des preuves, qui accepte de se mettre nu pour mieux exhiber l'histoire de son corps est condamné à cette plongée dans les entrailles de son peuple.

Cette plongée n'est pas spécifiquement nationale. L'intellectuel colonisé qui décide de livrer combat aux mensonges colonialistes, le livrera à l'échelle du continent. Le passé est valorisé. La culture, qui est arrachée du passé pour être déployée dans toute sa splendeur, n'est pas celle du pays. Le colonialisme, qui n'a pas nuancé ses efforts, n'a cessé d'affirmer que le nègre est un sauvage et le nègre n'était pour lui ni l'Angolais, ni le Nigérien. Il parlait du nègre. Pour le colonialiste, ce vaste continent était un repaire de sauvages, un pays infesté de superstitions et de fanatismes, voué au mépris, lourd de la malédiction de Dieu, pays d'anthropophages, pays de nègres. La condamnation du colonialisme est continentale. L'affirmation par le colonialisme que la nuit humaine a caractérisé la période anté-coloniale concerne l'ensemble du continent africain. Les efforts du colonisé pour se réhabiliter et échapper à la morsure coloniale, s'inscrivent logiquement dans la même perspective que celle du colonialisme. L'intellectuel colonisé qui est parti très loin du côté de la culture occidentale et qui se met en tête de proclamer l'existence d'une culture ne le fait jamais au nom de l'Angola ou du Dahomey. La culture qui est affirmée est

la culture africaine. Le nègre qui n'a jamais été aussi nègre que depuis qu'il est dominé par le blanc quand il décide de faire preuve de culture, de faire œuvre de culture s'aperçoit que l'histoire lui impose un terrain précis, que l'histoire lui indique une voie précise et qu'il lui faut manifester une culture nègre."[27]

Le simple retour aux sources historiques de son peuple, de sa culture, de sa civilisation ne sont pas suffisant à l'intellectuel colonisé pour rompre définitivement avec l'aliénation coloniale. De plus un simple retour aux sources historiques risquerait de l'enfermer dans un passé idéalisé. Des lors il ne ferait plus que répéter inlassablement l'histoire passée, les idées mortes, de manière atavique.

Selon Frantz Fanon, l'intellectuel colonisé devra passer par trois étapes intellectuelles afin de sortir définitivement de l'aliénation coloniale et de rentrer pleinement dans la lutte pour l'émancipation de son peuple. "Dans une première phase, l'intellectuel colonisé prouve qu'il a assimilé la culture de l'occupant. Ses œuvres correspondent point par point à celles de ses homologues métropolitains. L'inspiration est européenne et on peut aisément rattacher ces œuvres à un courant bien défini de la littérature métropolitaine. C'est la période assimilationniste intégrale. On trouvera dans cette littérature de colonisé des parnassiens, des symbolistes, des surréalistes.

Dans un deuxième temps le colonisé est ébranlé et décide de se souvenir. Cette période de création correspond approximativement à la replongée que nous venons de décrire. Mais comme le colonisé n'est pas inséré dans son peuple, comme il entretient des relations d'extériorité avec son peuple, il se contente de se souvenir. De vieux épisodes d'enfance seront ramenés du fond de sa mémoire, de vieilles légendes seront réinterprétées en fonction d'une esthétique d'emprunt et d'une conception du monde découverte sous d'autres cieux. Quelquefois cette littérature de pré-combat sera dominée par l'humour et par l'allégorie. Période d'angoisse, de malaise, expérience de mort, expérience aussi de nausée. On se vomit, mais déjà par dessous, s'amorce le rire.

Enfin dans une troisième période, dite de combat, le colonisé après avoir tenté de se perdre dans le peuple, de se perdre avec le peuple, va au contraire, secouer le peuple. Au lieu de privilégier la léthargie du peuple il se transforme en réveilleur de peuple. Littérature de combat, littérature révolutionnaire, littérature nationale. Au cours de cette phase un grand nombre d'hommes et de femmes qui auparavant n'auraient jamais songé à faire œuvre littéraire, maintenant qu'ils se trouvent placés dans des situations exceptionnelles, en prison, au maquis ou à la veille de leur exécution ressentent la nécessité de dire leur nation, de composer la phase qui exprime le peuple, de se faire le porte-parole d'une nouvelle réalité en actes."[28]

Afin de devenir un « réveilleur de peuple », un « secoueur de peuple », l'intellectuel colonisé ne devra pas se contenter de faire œuvre littéraire, d'écrire des poèmes ou des articles de théorie philosophico-politique mais il devra s'engager dans la lutte pour l'émancipation concrète de son peuple c'est-à-dire contre l'impérialisme et le colonialisme. Comme l'écrit Fanon : « l'intellectuel colonisé cependant tôt ou tard se rendra compte qu'on ne prouve pas sa nation à partir de la culture mais qu'on la manifeste dans le combat que mène le peuple contre les forces d'occupation. »[29] En même temps, par cet engagement pour l'émancipation de son peuple, l'intellectuel colonisé forgera les armes qui lui serviront à sa propre désaliénation, à sa propre libération.

## **6. Engagement et libération**

Pour Frantz Fanon l'engagement de l'intellectuel colonisé dans la lutte de libération nationale est un impératif qui doit aller de pair avec son travail intellectuel. L'engagement de l'intellectuel colonisé devient, pour lui, quasiment un état de fait lié à sa condition de colonisé, voire peut-être

même d'être humain. Dans un moment historique, fortement marqué par l'existentialisme sartrien, l'engagement était perçu comme relevant de la condition humaine. L'engagement, même si c'est celui du refus de s'engager, était vu comme étant le propre de l'homme à partir du moment où il se trouvait « jeté au monde ».

L'intellectuel colonisé doit agir sans distinction en utilisant des armes politiques et des armes purement intellectuelles ou culturelles. Les deux modes d'actions relèvent du devoir de l'intellectuel colonisé ou post-colonisé dans sa lutte contre l'impérialisme, le colonialisme ou le post-colonialisme et plus généralement pour la libération de l'homme dominé. Selon le psychiatre martiniquais, "l'homme colonisé qui écrit pour son peuple quand il utilise le passé doit le faire dans l'intention d'ouvrir l'avenir, d'inviter à l'action, de fonder l'espoir. Mais pour assurer l'espoir, pour lui donner densité, il faut participer à l'action, s'engager corps et âme dans le combat national. On peut parler de tout mais quand on décide de parler de cette chose unique dans la vie d'un homme que représente le fait d'ouvrir l'horizon, de porter la lumière chez soi, de mettre debout soi-même et son peuple alors il faut musculairement collaborer.

La responsabilité de l'homme de culture colonisé n'est pas une responsabilité en face de la culture nationale mais une responsabilité globale à l'égard de la nation globale, dont la culture n'est, somme toute, qu'un aspect. L'homme de culture colonisé ne doit pas se préoccuper de choisir le niveau de son combat, le secteur où il décide de livrer le combat national. Se battre pour la culture nationale, c'est d'abord se battre pour la libération de la nation, matrice matérielle à partir de laquelle la culture devient possible. Il n'y a pas de combat culturel qui se développerait latéralement au combat populaire."[30]

Ali Shariati partage les mêmes vues que Frantz Fanon sur la nécessité pour les intellectuels colonisés et post-colonisés de s'engager dans l'action politique en général et dans la lutte contre l'impérialisme et le colonialisme en particulier. Dans son effort de réflexion théologique (Ijtihad) l'intellectuel iranien alla jusqu'à placer l'action devant la croyance dans l'ordre de ses priorités. Il peut ainsi être considéré comme l'un des fondateurs d'une « théologie islamique de l'acte ». Il s'appuyait en cela sur le verset coranique 110 de la sourate III, La famille d'Imran : « Vous êtes la meilleure communauté qu'on ait fait surgir pour les hommes. Vous ordonnez le convenable, interdisez le blâmable et croyez en Allah. »[31] Selon lui l'ordonnement même des termes du texte coranique montre le primat de l'action sur la croyance puisque la croyance en Dieu n'intervient qu'en troisième temps après deux injonctions à l'action dans le texte coranique. Par cette interprétation dynamique du Coran, Ali Shariati voulait mettre l'action au centre de la vie du croyant[32]. Le musulman devant agir et créer et non se contenter de croire passivement. Pour lui l'homme est avant tout ce qu'il fait et non ce qu'il est ou ce qu'il prétend être. L'existence n'est jamais donnée mais est un perpétuel effort de création. Selon lui le croyant doit s'interdire de considérer comme définitive la situation présente de la société marquée par l'injustice et l'iniquité. Cela interdit définitivement la passivité au croyant.

En cela, Ali Shariati s'opposait résolument à toutes les lectures quiétistes de l'Islam qui voudrait que la religion n'ait aucun impact social et politique. Les bourgeoisies libérales acceptent la croyance religieuse mais à condition qu'elle ne soit pas un moteur de l'action sociale et notamment l'instrument principal de la contestation de son hégémonie. C'est la raison pour laquelle les classes dirigeantes du Sud - les « bourgeoisies compradore » pour reprendre les termes de Lénine - s'opposent souvent violemment à ce type de compréhension du sentiment religieux[33]. La lecture quiétiste de la religion leur permet, en jouant sur des sentiments profondément enracinés dans la vie des classes populaires, de désamorcer toute contestation. La religion est ainsi manipulée et utilisée comme « l'opium du peuple » alors que comprise dans son sens profond elle peut devenir la source à laquelle viennent s'abreuver ceux qui luttent pour une véritable libération de l'Homme.

En deçà de ces réflexions sur le rôle social, politique et potentiellement libérateur de la spiritualité, l'engagement politique participe pleinement de la formation globale de l'intellectuel colonisé ou post-colonisé, selon Ali Shariati, car elle lui permet de prendre et de rester en contact avec les réalités sociales du monde dans lequel il vit. L'un des dangers qui guette l'intellectuel est de s'enfermer dans une connaissance purement livresque et théorique qui le couperait de son environnement social, politique et culturel. L'intellectuel colonisé et post-colonisé ne doit jamais oublier que ce ne sont pas les idées, malgré leur rôle moteur, qui fond l'histoire mais les luttes politiques et sociales concrètes ; celles qui remettent en cause du système d'exploitation et de domination globale. "Le combat politique, affirme Ali Shariati, au sens large, permet à l'homme de réaliser ses aptitudes sociales les plus élevées et il constitue pour l'intellectuel une entreprise constructive et formatrice. La lutte sociale est un facteur essentiel de sa prise de conscience de soi en tant qu'intellectuel.

Un intellectuel derrière son bureau entouré d'un monceau de livre ou préoccupé par des débats théoriques entre amis et collègues, ne peut se considérer comme un révolutionnaire populaire tout en cherchant les solutions parmi les hypothèses et les textes des idéologues. Mais seule l'expérience de l'action politique peut lui permettre de corriger ses réflexions, le guérir de la maladie des mots et lui faire connaître ses propres limites. Son mérite, son intelligence, sa rapidité d'action, son courage, son sens du sacrifice et même son honnêteté et son intégrité morale ne peuvent être mesurés sans l'expérience du combat.

Le combat politique est un champ d'action qui permet à l'intellectuel de saisir concrètement les concepts qu'il apprend dans les livres. Par ailleurs, il lui permet la confrontation et le contact avec des réalités que l'on ne trouve jamais dans l'atmosphère calme et sécurisant des échanges intellectuels.

C'est encore à la faveur du combat politique que l'intellectuel se familiarise avec le peuple, ses revendications, ses besoins, ses idéaux, sa force et sa faiblesse. Le combat lui permet aussi de se rendre compte des possibilités d'action, d'éviter de se couper des masses - maladie qui atteint souvent l'intellectuel - et l'engage à avancer devant le peuple mais en liaison avec lui. De plus, c'est dans le combat politique qu'il apprend la pratique idéologique ; sa conscience, ainsi, s'ajuste et s'actualise.

Le combat politique apprend à l'intellectuel ce dont il est généralement privé, à savoir le langage du peuple : instrument nécessaire à la réalisation de sa mission dans sa communauté. La privation de ce langage est responsable de la stérilité de nos intellectuels ; elle les a rendu étrangers au peuple et a élevé un mur invisible et infranchissable entre la minorité intellectuelle consciente et les masses populaires. C'est cette rupture entre le peuple et les intellectuels qui a permis aux politiciens d'endormir le peuple et de le pousser vers l'ignorance, la superstition et la décadence. C'est encore ce qui a fait des intellectuels un groupe enfermé dans des barrières de théoricités, étrangers dans leur propre société et par conséquent stériles, isolés, sans influence. Leur isolement laisse ainsi aux grandes puissances et à l'impérialisme les mains libres pour les manipuler ou les anéantir."<sup>[34]</sup>

Cependant l'engagement politique de l'intellectuel colonisé, même s'il est nécessaire, peut engendrer certains risques. Une fois qu'il a renoué avec son peuple, par son engagement, il risque de se comporter en opportuniste suivant le peuple même dans ses travers. Il perdrait alors son esprit critique, son indépendance intellectuelle ce qui, loin de bénéficier à sa cause, pourrait au contraire lui nuire. Selon Frantz Fanon, « pour assimiler la culture de l'opresseur et s'y aventurer, le colonisé a dû faire siennes les formes de pensée de la bourgeoisie coloniale. Cela, on le constate dans l'inaptitude de l'intellectuel colonisé à dialoguer. Car il ne sait pas se faire essentiel en face de l'objet ou de l'idée. Par contre quand il milite au sein du peuple il va d'émerveillement en émerveillement. Il est littéralement désarmé par la bonne foi et par l'honnêteté du peuple. Le

risque permanent qui le guette est alors de faire du populisme. Il se transforme en une sorte de béni-oui-oui qui opine à chaque phrase du peuple, transformé par lui en sentence. Or le fellah, le chômeur, l'affamé, ne prétend pas à la vérité, car il l'est dans son être même. »[35]

La lutte politique, et notamment sous sa forme insurrectionnelle, est présentée par Frantz Fanon comme une nécessité pour que l'intellectuel rompe profondément et durablement avec la soumission à l'hégémonie idéologico-culturelle de l'Occident. De fait, Frantz Fanon distingue clairement les territoires ayant connu une longue et intense lutte de libération nationale des territoires qui se sont vu « accorder » leur « indépendance » par les puissances impérialistes.

Dans le premier cas, la décolonisation apparaît comme plus durable et plus profonde. L'intellectuel colonisé aura eu l'occasion de véritablement rompre avec la culture dominante au contact de la lutte politique. « Dans les régions colonisées, écrit Frantz Fanon, où une véritable lutte de libération a été menée, où le sang du peuple a coulé et où la durée de la phase armée a favorisé le reflux des intellectuels sur des bases populaires, on assiste à une véritable éradication de la superstructure puisée par les intellectuels dans les milieux bourgeois colonialistes. Dans son monologue narcissiste, la bourgeoisie colonialiste, par l'intermédiaire de ses universitaires, avait profondément ancré en effet dans l'esprit du colonisé que les essences demeuraient éternelles en dépit de toutes les erreurs imputables aux hommes. Les essences occidentales s'entend. Le colonisé acceptait le bien-fondé de ces idées et l'on pouvait découvrir, dans un repli de son cerveau, une sentinelle vigilante chargée de défendre le socle gréco-latin. Or il se trouve que, pendant la lutte de libération, au moment où le colonisé prend contact avec son peuple, cette sentinelle est pulvérisée. Toutes les valeurs méditerranéennes, triomphent de la personne humaine, de la clarté et du Beau, deviennent des bibelots sans vie et sans couleur. Tous ces discours apparaissent comme des assemblages de mots morts. Ces valeurs qui semblaient ennoblir l'âme se révèlent inutilisables parce qu'elles ne concernent pas le combat concret dans lequel le peuple s'est engagé. »[36]

Dans le second cas inversement les intellectuels colonisés auront du mal à rompre avec la culture dominante. Ils auront tendance à profiter de leur statut pour perpétuer les structures hiérarchiques héritées de la colonisation, tant au niveau politique, économique que culturel. Selon Fanon, « il arrive que la décolonisation ait lieu dans des régions qui n'ont pas été suffisamment secouées par la lutte de libération et l'on retrouve ces mêmes intellectuels débrouillards, malins, astucieux. On retrouve chez eux, intacts, les conduites et les fréquentations de la bourgeoisie colonialiste. Enfants gâtés hier du colonialisme, aujourd'hui de l'autorité nationale, ils organisent le pillage des quelques ressources nationales. Impitoyables, ils se hissent par les combines ou les vols légaux : import-export, sociétés anonymes, jeux de bourse, passe-droits, sur la misère aujourd'hui nationale. Ils demandent avec insistance la nationalisation des affaires commerciales, c'est-à-dire la réservation des marchés et des bonnes occasions aux seuls nationaux. Doctrinalement, ils proclament la nécessité impérieuse de nationaliser le vol de la nation. Dans cette aridité de la période nationale, dans la phase dite d'austérité, le succès de leurs rapines provoque rapidement la colère et la violence du peuple. Ce peuple misérable et indépendant, dans le contexte africain et international actuel, accède à la conscience sociale à une cadence accélérée. Cela, les petites individualités ne tarderont pas à le comprendre. » [37]

Pour Frantz Fanon, la révolution algérienne fut un bon exemple de ce type de lutte qui devait permettre la désaliénation de l'intellectuel colonisé. Malgré son enthousiasme, nous ne pouvons que constater cinquante ans après la limite de ces propos. Cependant il ne faut pas être ultra critique et constatons, avec Fanon, que cette révolution eut une influence très positive sur nombres d'intellectuels et ce même en dehors de l'Algérie. « Ce sera l'un des grands services, nous dit Frantz Fanon, que la révolution algérienne aura rendu aux intellectuels algériens que de les avoir mis en contact avec le peuple, de leur avoir permis de voir l'extrême, l'ineffable misère



du peuple et en même temps d'assister à l'éveil de son intelligence, aux progrès de sa conscience »[38]. Malgré ces appréciations Frantz Fanon savait les risques d'un retour du colonialisme sous d'autres formes une fois l'indépendance nationale obtenue. Le fond du problème de l'aliénation coloniale ne pouvait être résolue par la seule indépendance politique mais nécessite une lutte longue et continue de la part de ceux qui sont le plus conscient des rapports de dominations politiques, économiques et culturelles.

## **7. Libération, domination culturelle et désaliénation**

Comme nous l'avons vue, l'engagement politique de l'intellectuel colonisé est vu par Frantz Fanon et par Ali Shariati comme une nécessité devant lui permettre de reprendre contact avec son peuple, sa culture, sa civilisation et par là même de se désaliéner. Cependant durant la lutte contre l'impérialisme, le colonialisme et le post-colonialisme, l'intellectuel colonisé et post-colonisé qui n'a pas rompu totalement avec les structures intellectuelles inculquées par l'idéologie dominante, peut jouer un jeu ambiguë.

Cette ambiguïté de l'intellectuel colonisé et post-colonisé se marque, si l'on suit Frantz Fanon, dans le rôle de tampons qu'il joue entre les colonisateurs et les peuples colonisés. Il risque de se complaire dans le rôle de l'« interlocuteur légitime » des colonialistes ; celui avec qui « on » peut dialoguer parce qu'il tient le même langage que « nous ». Selon le psychiatre martiniquais, « ce phénomène [celui du refus de la domination culturelle] est d'ordinaire masqué parce que, pendant la période de décolonisation, certains intellectuels colonisés ont établi un dialogue avec la bourgeoisie du pays colonialiste. Pendant cette période de libération, la population autochtone est perçue comme une masse indistincte. Les quelques personnalités indigènes que les bourgeois colonialistes ont eu l'occasion de connaître ça et là ne pèsent pas suffisamment sur cette perception immédiate pour donner naissance à des nuances. Par contre, pendant la période de libération, bourgeoisie colonialiste cherche avec fièvre des contacts avec les « élites ». C'est avec ces élites qu'est entrepris un faux dialogue sur les valeurs. La bourgeoisie colonialiste, quand elle enregistre l'impossibilité pour elle de maintenir sa domination sur les pays coloniaux, décide de mener un combat d'arrière-garde sur le terrain de la culture, des valeurs, des techniques etc. Or, ce qu'il ne faut jamais oublier est que la majorité des peuples colonisés est imperméable à ces problèmes. »[39]

Dans ce combat d'arrière-garde les tenants de la domination idéologico-culturelle seront soutenus par des intellectuels colonisés avides d'être enfin reconnus par leurs maîtres. Ils avaient rêvé de devenir l'« interlocuteur légitime », l'« interlocuteur valable » et les colonialistes leur en offre l'occasion. Les tenants de l'ordre colonial lui demanderont de contenir la fureur de son peuple afin de maintenir le consensus colonial qui leur assure tous les privilèges. Là est sûrement l'un des rôles les plus néfastes que peut jouer l'intellectuel colonisé. « L'intellectuel, nous dit Frantz Fanon, qui a, pour sa part suivi, le colonialiste sur le plan de l'universalisme abstrait va se battre pour que le colon et le colonisé puisse vivre en paix dans un monde nouveau. Mais ce qu'il ne voit pas, parce que précisément le colonialisme s'est infiltré en lui avec tous ces modes de pensée, c'est que le colon, dès lors que le contexte colonial disparaît, n'a plus d'intérêt à rester à coexister. »[40]

La fonction des « interlocuteurs légitimes » est claire : ils doivent éviter l'affrontement permettant la décolonisation totale c'est-à-dire aussi bien politique, économique que culturelle. « Elle [la bourgeoisie colonialiste] introduit cette nouvelle notion qui est à proprement parlé une création de la situation coloniale : la non-violence. Dans sa forme brute cette non-violence signifie aux élites intellectuelles et économiques colonisées que la bourgeoisie colonialiste a les mêmes intérêts qu'elle et qu'il devient donc indispensable, urgent, de parvenir à un accord pour le salut commun. »[41]

L'« interlocuteur légitime » a au fond de lui-même gardé les mêmes manières d'être et de penser qu'avant son entrée dans la lutte politique. Ces réactions sont encore largement conditionnées par son statut social passé. Selon Frantz Fanon, « l'intellectuel se comporte objectivement, dans cette période, comme un vulgaire opportuniste. Ses manœuvres, en fait, n'ont pas cessé. Il n'est pas question pour le peuple, jamais, de la repousser ou de l'acculer. Ce que le peuple demande, c'est qu'on mette tout en commun. L'insertion de l'intellectuel colonisé dans la marrée populaire va se trouver différée par l'existence chez lui d'un curieux culte du détail. Ce n'est pas que le peuple soit rebelle à l'analyse. Il aime qu'on lui explique, il aime comprendre les articulations d'un raisonnement, il aime voir où il va. Mais l'intellectuel colonisé, au début de sa cohabitation avec le peuple, privilégie le détail et en arrive à oublier la défaite du colonialisme, l'objet même de la lutte. Emporté par le mouvement multiforme de la lutte, il a tendance à se fixer sur des tâches locales, poursuivies avec ardeur mais presque toujours trop solennisées. Il ne voit pas tout le temps le tout. Il introduit la notion de disciplines, de spécialisation, de domaines, dans cette terrible machine à mélanger et à concasser qu'est une révolution populaire. Engagé dans des points précis du front, il lui arrive de perdre de vue l'unité du mouvement et, en cas d'échec local, de se laisser aller au doute, voire au désespoir. Le peuple par contre dès le départ adopte des positions globales. La terre et le pain : que faire pour avoir la terre et le pain ? Et cet aspect buté, apparemment limité, rétréci, du peuple, est en définitive le modèle opératoire le plus enrichissant et le plus efficace. »[42]

L'intellectuel colonisé aliéné qui n'a pas évolué malgré son engagement politique, a tendance à défendre avant tout son intérêt individuel contre l'intérêt de l'ensemble des colonisés. Il favorise l'accession au droit de façon individuelle au détriment de la masse de ceux qui subissent l'oppression. Il se fait le défenseur objectif de ceux qui prétendent résoudre le problème colonial par une « ascension sociale » individuelle des colonisés et non par la lutte collective contre un système ontologiquement inégalitaire. L'« ascension sociale » de l'intellectuel colonisé passe évidemment par le rejet des autres colonisés et de leurs valeurs. L'« ascension sociale » nécessite l'assimilation totale de l'intellectuel colonisé au monde colonial. Selon Frantz Fanon, « l'intellectuel colonisé a investi son agressivité dans sa volonté à peine voilée de s'assimiler au monde colonial. Il a mis son agressivité au service de ses intérêts propres, de ses intérêts d'individu. Ainsi prend facilement naissance une sorte de classe d'esclaves libérés individuellement, esclaves affranchis. Ce que l'intellectuel réclame c'est de multiplier les affranchis, la possibilité d'organiser une authentique classe d'affranchis. La masse, par contre, n'entendent pas voir augmenter les chances de succès des individus. Ce qu'elles exigent ce n'est pas le statut du colon, mais la place du colon. »[43]

L'intellectuel colonisé va même utiliser la masse des opprimés pour faire valoir ses droits et ses intérêts individuels auprès des tenants de l'ordre colonial. C'est pour cela que Frantz Fanon craignait de voir ces intellectuels prendre la tête de la lutte contre le colonialisme et contre l'impérialisme. Il craint qu'ils fassent dévier la lutte de ses objectifs réels, à savoir le renversement des structures de domination coloniale aussi bien au niveau politique, qu'économique ou culturel. « Les élites des pays colonisés, ces esclaves affranchis, écrit le psychiatre martiniquais, quand ils sont en tête du mouvement, finissent inéluctablement par produire un ersatz de combat. Ils utilisent l'esclavage de leurs frères pour faire honte aux esclavagistes ou pour fournir un contenu idéologique d'humanitarisme falot aux groupes financiers concurrents de leurs oppresseurs. Jamais, en vérité, ils ne font appel réellement aux esclaves, jamais ils ne les mobilisent concrètement. Bien au contraire, au moment de la vérité, c'est-à-dire pour eux au moment du mensonge, ils brandissent la menace d'une mobilisation des masses comme l'arme décisive qui provoquerait comme par enchantement la »fin du régime colonial« . »[44]

Au contact du peuple l'intellectuel colonisé pourra rompre avec l'enseignement idéologico-culturel qui lui a été inculqué. Ainsi, il sortira de l'aliénation. Il sortira de l'individualisme égoïste que lui a inculqué la culture occidentale. Cette sortie de l'aliénation, lui sera nécessaire pour lutter contre la tentation qui pourrait être la sienne, de se distinguer des autres colonisés pour devenir l'« interlocuteur légitime » des autorités coloniales.

Dans la l'action il tisse un lien de solidarité avec l'ensemble de ses frères et sœurs de luttes qui l'empêche de se désolidariser de la communauté résistante. Cela s'oppose directement à l'idéologie dominante que diffusaient les agents des Appareils Idéologiques d'Etat Colonialistes. Ceux-ci, héritiers d'une certaine tradition libérale forgée par les « Lumières », affirmaient que la voie réelle du « progrès » pour les colonisés devait se faire sur le plan de la seule promotion individuelle et non dans le cadre d'une émancipation collective. Dans leur majorité, ces agents idéologiques, ces intellectuels organiques de l'ordre colonial, considéraient les revendications contraires aux « vraies libertés ». Evidemment les conditions des promotions individuelles des colonisés devaient, pour la puissance coloniale et pour ces agents, être mesurée au degré d'assimilation de la culture Occidentale. L'intellectuel colonisé pour être reconnu comme égal devait pleinement participer de ceux que Gilles Deleuze a appelé le principe de « mêmété ».

De fait, « l'intellectuel colonisé, affirme Frantz Fanon, avait appris de ses maîtres que l'individu doit s'affirmer. La bourgeoisie colonialiste avait enfoncé à coups de pilon dans l'esprit du colonisé l'idée d'une société d'individus où chacun s'enferme dans sa subjectivité, où la richesse est de la pensée. Or le colonisé qui aura la chance de s'enfourer dans le peuple pendant la lutte de libération va découvrir la fausseté de cette théorie. Les formes d'organisation de la lutte vont déjà lui proposer un vocabulaire inhabituel. Le frère, la soeur, le camarade sont des mots proscrits par la bourgeoisie colonialiste parce que pour elle mon frère c'est mon portefeuille, mon camarade c'est ma combine. L'intellectuel colonisé assiste à une sorte d'autodafé, à la destruction de toutes ses idoles : l'égoïsme, la récrimination orgueilleuse, l'imbécillité infantile de celui qui veut toujours avoir le dernier mot. Cet intellectuel colonisé, atomisé par la culture colonialiste, découvrira également la consistance des assemblés de villages, la densité des commissions du peuple, l'extraordinaire fécondité des réunions de quartier et de cellule. L'affaire de chacun ne cesse plus désormais d'être l'affaire de tous parce que, concrètement, on sera tous découverts par les légionnaires, donc massacrés, ou on sera tous sauvés. Le »démerdage« , cette forme athée du salut, est, dans ce contexte, prohibé. »[45]

L'intellectuel désaliéné ne doit pas simplement se fondre dans la masse et oublier sa propre individualité. Il doit affirmer une individualité créatrice qui soit habitée par l'ensemble des colonisés, par l'ensemble du peuple en lutte pour son émancipation. Franz Fanon pourrait faire sienne la parole de Fichte nous disant que « l'homme qui s'isole renonce à sa destinée ; il se désintéresse du progrès moral. Moralement parlant, ne penser qu'à soi, ce n'est pas penser à soi, car la fin absolue de l'individu n'est pas en lui-même ; elle est dans l'humanité entière ».

L'intellectuel ne peut donc être un simple opportuniste qui suit aveuglément le peuple. Il doit aussi rechercher, critiquer, innover une voie propre à son peuple, à sa culture et à sa civilisation. Cette voie propre ne pourra être la répétition aveugle des expériences Occidentales pas plus qu'elle ne pourra être la répétition atavique d'un passé et de ses traditions idéalisés.

## **8. Les « intellectuels égarés » selon Ali Shariati**

Entre la répétition d'un passé idéalisé et la soumission aliénante et définitive à la culture occidentale dominante l'ensemble des pays du Tiers-Monde, et ceux du monde arabo-islamique en particulier, doivent choisir. Ainsi, selon Shariati, deux pôles bien distincts se sont constitués : celui d'une élite intellectuelle occidentalisée qui est totalement aliéné à l'Occident et celui des traditionalistes qui veulent uniquement réactualiser les traditions passées, pour ne pas dire

dépassé. "Nous sommes sur le point de faire un choix, écrit Ali Shariati, d'opter entre deux pôles : le premier est ce pôle que nous avons hérité du passé et qui s'impose dans sa plénitude ; le second est celui que nous avons repris de l'Occident de façon mimétique et sous tous les angles.

Quand je dis : ce pôle légué de par la tradition, j'entends l'ensemble des opinions, règles, actes qu'on appelle religion, que l'on pratique et auquel les masses croient ; j'entends aussi une conception du monde particulière, une philosophie de la vie, une langue et une littérature spécifiques, un ensemble distinct de rapports sociaux et de formes humaines.

Quand au deuxième pôle, il constitue lui aussi une nouvelle conception du monde, une nouvelle doctrine philosophique pour vivre, une nouvelle façon d'être et d'agir ; même si elle se représente par le biais d'écoles différentes et opposées, cette seconde entité s'impose face à la première.

Quoi qu'il en soit, notre intellectuel se trouve aujourd'hui à l'interférence de ces deux pôles : le pôle traditionnel hérité de notre passé et le pôle imité, copié pendant ce dernier siècle sur la civilisation européenne. Dans la société orientale, les sociétés islamiques et notre propre société, chacun de ces pôles a son moule fixé, ses valeurs reconnues, ses principes définis, déterminés, ses gardiens officiels sélectionnés. On constate actuellement que la majorité de notre peuple se rassemble autour du drapeau gardien de la tradition - appelé religion, ou nation, morale, spiritualité, rapports et opinions diverses -, alors que les intellectuels - j'entends sous ce vocable toute personne instruite - ont tous agréé ce vernis intellectualiste importé d'Europe.

La situation est donc claire : nos masses héritent d'une nourriture toute faite et bien cuite, dite religion ou tradition ; elles n'ont pas à se tourmenter pour faire leur choix, pour se décider ; car leur choix est fait ou, plutôt, elles n'ont fait que l'enregistrer. De même, nos intellectuels n'ont pas à se tracasser à la consommation bien emballés leur arrivent tout droit d'Occident et il leur suffit d'ouvrir et de consommer ; ainsi, des doctrines différentes voire opposées sont aujourd'hui importées sous des emballages bien confectionnés, conformes aux normes standard et il ne reste plus aux gens instruits qu'à se servir ; autrement dit, sans se donner le moindre mal, sans se faire de bile, sans s'efforcer à chercher, à comparer, ils deviennent partisans de telle ou telle doctrine."[46]

Ali Shariati se refuse à suivre aveuglément l'Occident mais n'accepte pas plus une lecture de « la tradition enfermée dans la tradition », pour reprendre les mots du philosophe marocain Mohammed Abed al-Jabri. L'intellectuel iranien veut faire une relecture globale de la tradition héritée afin de chercher la voie vers un progrès endogène c'est-à-dire un progrès authentiquement enraciné dans la culture, l'identité et la civilisation des peuples du Sud. La relecture de la tradition doit être une démarche intraculturelle, c'est-à-dire qu'elle cherche à comprendre l'héritage arabo-islamique[47] comme un système de notions, de valeurs, douer de sa conscience propre. Cela va à l'encontre de la lecture aliénée et aliénante de l'héritage culturel par certains intellectuels occidentalisés du Sud qui ont un regard extérieur à leur propre héritage culturel ; étant fortement influencés en cela par les orientalistes ou les africanistes occidentaux. Ce regard extérieur porté sur l'héritage empêche toute relecture dynamique et progressiste des riches héritages accumulés.

La voie de ce progrès endogène, intraculturel doit, selon Shariati, en parti être pensé, réfléchi discuté par les intellectuels des pays du Sud. D'après Ali Shariati, « entre ces deux pôles, se trouvent des »intellectuels égarés« qui ne peuvent ni se résigner aux cadres hérités et se scléroser dans un moules dépassés - car ils se veulent intellectuels -, ni consommer les emballages idéologiques venus d'Occident au cours de ce dernier siècle. En effet, ils veulent »penser« , »construire« , »choisir« par eux-mêmes ; car l'expérience actuelle à montré que la consommation pure et simple ne peut remédier à nos maux ; même si elle parvient à pallier au »manques de

personnalité« , à l' »anonymat« , au »mal être ignoré« de certains intellectuels, elle ne peut constituer un remède au »mal du peuple"[48].

Ce choix pour l'intellectuel iranien n'est pas simplement un choix individuel de réflexion ou/et de mode de vie. Ce choix est le choix de peuples entiers et de civilisations entières dans leurs rapports à eux mêmes, à leurs histoires, à leurs cultures et en même temps choix dans leurs rapports au monde en général et à l'Occident en particulier. Ce choix envisagé ainsi peut paraître effrayant, dépassant des intellectuels isolés et atomisés, mais ce choix paraît inévitable pour une grande partie de l'humanité. Selon Ali Shariati, « ces intellectuels qui veulent faire entendre leur propre voix, qui cherchent à connaître leur société, qui choisissent et annoncent avec ferveur une voie doctrinale répondant aux besoins et conditions particulières à leur histoire et société, se trouvent à un tournant crucial de la destinée humaine : comme dit Sartre, l'instant capital, le plus critique, le plus ardu, le plus inquiétant pour l'homme est celui où il doit »choisir« ; car celui qui choisit veut un modèle de référence non seulement pour lui-même mais aussi pour le peuple ; aussi, lors de ce moment décisif, la responsabilité qui incombe à l'individu n'est plus d'ordre individuel ; elle relève de toute une époque, elle est d'ordre social. »[49] Choisir est l'instant le plus capital, car l'existence étant choisie elle est du même coup responsabilité de ses choix, de ses actes accomplis ou des valeurs adoptés. Dans cette perspective, le choix est central dans l'existence humaine. Il est inéluctable et même le refus du choix est un choix. La liberté de choix implique engagement et responsabilité. C'est parce qu'il est libre de choisir sa propre voie, que l'homme doit, accepter le risque et la responsabilité inhérents à son engagement, et cela quelle qu'en soit l'issue. Ce choix capital est aujourd'hui celui de l'intellectuel colonisé et post-colonisé face aux alternatives qui s'offrent à eux. Vont-ils s'enfermer dans l'imitation du passé ou s'aliéner totalement à l'Occident ? Ou vont-ils se donner les moyens de leur propre émancipation qui leur permettra de défricher de nouvelle terre de l'impensé idéologico-culturel ?

## 9. Conclusion

Aujourd'hui, face au déficit idéologico-culturel qui sont les notre revenir aux réflexions de ceux qui nous ont précédé dans le refus de se voir subalterniser par les tenants de l'idéologie dominante, nous paraît essentiel et de plus en plus urgent. Précisons pour conclure, que Frantz Fanon, Ali Shariati et Edward Saïd, dont nous avons étudié les positions, ne sont pas les seuls à s'être penchés sur ces problématiques. D'autres auteurs méritent aussi largement d'être étudiés en profondeur. D' Aimé Césaire à Anouar Abdel Malek en passant par Hassan Hanafi, Malcolm X ou Mohammed Abed al-Jabri, nous avons là une source presque inépuisable de réflexion, de questionnement et peut-être même de réponses.

Ces réflexions doivent nous permettre de penser notre propre situation politique, sociale, culturelle. Cela ne veut pas dire que nos « grands ancêtres » nous aient livré toutes les clés permettant de résoudre tous nos propres problèmes. La réappropriation de leur pensée doit nous permettre de reposer les questions qui nous sont trop souvent imposées, en des termes que nous aurons choisis. Cela nous permettra de passer du statut d'objet étudié, parlé et discuté au statut de sujet étudiant, parlant et discutant. Nous pourrions passer du statut de chose observée à celui d'acteur observant et participant. Par là, nous devons devenir acteur de notre histoire et non uniquement objet d'une histoire que nous subissons. En d'autres termes, par cet acte de volonté intellectuelle nous voulons transcender le statut réifié dans lequel nous en ferons les bénéficiaires du rapport de domination actuelle. Cette outillage idéologico-culturel doit nous permettre de rentrer pleinement et armés intellectuellement dans le « fumier des contradictions du réel » (Marx) du monde politique, social et culturel qui nous entoure ; pour ne pas dire qui nous enserme.

Ces auteurs et leurs réflexions peuvent nous donner les outils idéologico-culturels nécessaires pour réussir une véritable « rupture épistémologique » avec les discours dominants. Ces outils

idéologico-culturels doivent nous permettre de d'établir notre propre cadre de référence intellectuel. Car comme le notait avec raison Antonio Gramsci, « une masse humaine ne se distingue pas et ne devient pas indépendante »d'elle-même« , sans s'organiser (au sens large), et il n'y a pas d'organisation sans intellectuels, c'est-à-dire sans organisateurs et sans dirigeants, sans que l'aspect théorique du groupe théorie-pratique se distingue concrètement dans une couche de personnes »spécialisées« dans l'élaboration intellectuelle et philosophique »[50].

Surtout ces réflexions doivent nous permettre de reformuler des questions qui nous semblent pertinentes aujourd'hui et qui ont déjà été posées en leur temps par nos « grands ancêtres ». Quel rapport entretenons-nous avec un héritage multiséculaire ? N'y a-t-il pas un risque de s'enfermer dans des traditions figées par volonté d'authenticité ? Dans ce cas comment avoir une lecture, ou une relecture, dynamique de ce patrimoine ? En même temps, quels rapports entretenons-nous avec la culture occidentale dominante ? Sommes-nous objectivement aliénés idéologiquement et culturellement à l'Occident ? Donc sommes-nous capables de prendre de la distance par rapport des représentations subalternisantes de nous même ? Ou du moins de la culture, de la religion, de la civilisation dont nous sommes issus ou/et donc nous réclamons ? A partir de là, comment à notre époque, et dans les conditions sociales qui sont les notre, pouvons nous créer une pensée neuve qui ne soit pas la répétition atavique d'un passé idéalisé ou au simple mimétisme aveugle et « nauséabonds » (Fanon) du credo idéologico-culturel occidentale dominant ?

## NOTES

[1] En référence au philosophe italien Antonio Gramsci (1891-1937) Cf. Gramsci, Texte, ed. Sociales, 1983

[2] Ali Shariati, Histoire et destinée, Ed. Sindbad, 1982, page 34

[3] Fanon Frantz, Les damnés de la terre, Ed. Gallimard, 1991, page 264

[4] Ali Shariati, Histoire et destinée, op. cit., page 107

[5] Saïd Edward, L'orientalisme, L'Orient créé par l'Occident, le Seuil, 1987, page 350

[6] Ibid., page 347

[7] Ibid., page 349

[8] Ibid., page 348

[9] Fanon Frantz, Les damnés de la terre, op. cit., page 263-264

[10] Shariati Ali, Histoire et destinée, op. cit., page 107

[11] Ibid., page 108

[12] Fanon Frantz, Les damnés de la terre, op. cit., page 267

[13] Shariati Ali, Histoire et destinée, op. cit., page 108

[14] Ibid., page 91-92

[15] L'expression ne doit pas être comprise comme une insulte à l'égard des musulmans traditionalistes mais comme la volonté d'Ali Shariati de lutter contre une interprétation quiétiste de l'Islam. Pour lui la foi devait être un moteur de l'action social et politique et non une simple voie pour un salut individuel.

[16] Ibid., page 108

- [17] Saïd Edward, L'orientalisme, l'Orient créé par l'Occident, op. cit., page 349
- [18] Shariati Ali, Histoire et destinée, op. cit., page 106
- [19] Saïd Edward, L'orientalisme, l'Orient créé par l'Occident, op. cit., page 348
- [20] Ibid.
- [21] Ibid.
- [22] Ibid., page 350
- [23] Shariati Ali, Histoire et destinée, op. cit., page 105-106
- [24] Fanon Frantz, Les damnés de la terre, op. cit., page 254-255
- [25] Cf. notamment Sahli Mohammed Chérif, Abdelkader, chevalier de la foi, Ed. En-Nahdha, Alger, 1953
- [26] Shariati Ali, Histoire et destinée, op. cit., page 39-40
- [27] Fanon Frantz, Les damnés de la terre, op. cit., page 256-257
- [28] Ibid., page 268-269
- [29] Ibid., page 269
- [30] Ibid., page 280
- [31] Traduit par Muhammed Hamidullah
- [32] Précisons que cette interprétation du texte coranique est loin d'être consensuel.
- [33] Cf. notamment la répression exercée par les dictatures militaires latino-américaines, inféodées à l'impérialisme nord américain, contre les partisans de la Théologie de la Libération.
- [34] Shariati Ali, Histoire et destinée, op. cit., page 38-39
- [35] Fanon Frantz, Les damnés de la terre, op. cit., 79-80
- [36] Ibid., op. cit., page 77
- [37] Ibid., page 79
- [38] Ibid., page 230
- [39] Ibid., page 74-75
- [40] Ibid., page 75
- [41] Ibid., page 92
- [42] Ibid., page 80-81
- [43] Ibid., page 91
- [44] Ibid., page 98
- [45] Ibid., page 77-78
- [46] Shariati Ali, Histoire et destinée, op. cit., page 109-110